

fortune de te trouver là! Il faut que tu viennes avec nous chez mon père.

Naturellement la tante savait toute l'histoire de la fuite.

— Mes pauvres enfants, qu'êtes-vous devenues?

— Oh! ma tante! tous les chagrins, dit Rosa.

— Chut! dit Judith à l'oreille de Rosa tout en la séparant de la tante, je vais lui débiter un roman.

Elle raconta à la bonne femme que, sous la promesse de mariage de deux hommes « très bien, » elles n'avaient quitté leur père que pour entrer au couvent.

— Hélas! pensa Judith, on appelle cela aussi un couvent.

Le pauvre capitaine, qui adorait ses filles, pardonna silencieusement. Les bons sentiments refleurirent en elles. Judith se promit d'être l'Antigone du vieillard; Rosa se jura que si jamais elle le quittait ce serait pour aller pleurer dans un vrai couvent.

Mais quand on a pris la clef des champs, on ne s'emprisonne pas si volontiers sous les

sombres arcades du devoir. La vertu porte avec elle des joies divines qui consolent des peines terrestres. La vertu donne la force de l'abnégation et du sacrifice; mais quand on a piétiné sur sa dignité, on n'a plus le courage de marcher dans le bon chemin.

Aussi, à peine rentrées depuis quelques semaines sous le toit protecteur, ces deux jolies extravagantes cherchaient déjà d'autres aventures. Mais maintenant qu'elles avaient l'expérience, elles ne se voulaient hasarder qu'à bon escient.

Elles étaient plus jolies que jamais. Elles ne passaient pas une fois sur les boulevards sans faire une révolution non pas seulement par l'excentricité de leur ajustement, mais parce qu'elles avaient une beauté provoquante, quoi qu'elles fissent pour tempérer le feu de leur regard. En prenant des airs penchés et en détournant les yeux chastement, elles croyaient cacher leurs folies à l'étranger.

Qui donc pourrait les accuser? Qui donc les reconnaîtrait?

Les femmes qui n'éprouvent pas un profond repentir croient aisément que tout s'ef-

face. Judith et Rosa avaient péché si loin de Paris!

— Pourtant, disait Judith quand Rosa lui parlait de Vienne, prenons garde, notre figure était bien connue à Bade.

— Oh! il y a plusieurs feuilles au bois qui se ressemblent.

— Oui, dit Judith qui aimait à rire, il y a plusieurs filles au Bois qui se ressemblent.

Un jour elles prirent une jolie victoria et s'aventurèrent au Bois; ce fut un point d'admiration sur toute la ligne. Qu'était-ce que ces deux beautés? Des filles du monde ou du demi-monde? On ne les avait jamais vues. Quelques hommes à la mode essayèrent de les saluer, mais elles se renfermèrent dans leur dignité. On jugea que c'étaient des étrangères; dès le premier jour elles ne furent pas confondues avec les dames du Lac.

Quoiqu'elles eussent peu d'argent, elles se payèrent toutes les semaines une promenade au Bois. Elles avaient avisé dans leur voisinage un loueur de voitures qui, pour un louis, leur donnait quatre heures de royauté à travers Paris.

Naturellement elles choisirent le jour à la mode, le vendredi.

A Paris, l'inconnu a une grande force. On avait beau questionner, on ne découvrait ni le nom ni la demeure des filles du capitaine. Qui pouvait s'imaginer que deux créatures si belles étaient logées à Montmartre et qu'elles vivaient dans un si modeste intérieur?

On fit toutes les tentatives, mais elles étaient décidées à ne plus se laisser prendre que par le mariage. Elles résistèrent à toutes les ceillades, aux bouquets et aux billets jetés à la nuit tombante dans la victoria, aux poursuites les plus intrépides. Elles voulaient bien se laisser suivre jusqu'au parc Monceaux, ou jusqu'au boulevard Montmartre, quand elles rentraient par Paris, mais nul ne put les suivre jusqu'à Montmartre. Vainement on donnait des pourboires au cocher qui les acceptait, mais qui ne trahissait pas les jeunes filles, parce qu'elles-mêmes lui donnaient chacune cent sous tous les vendredis.

On n'a peut-être pas oublié que tout Paris parla pendant huit jours de ces beautés inédites.

Parmi les amoureux du Bois les plus décidés, était un ancien ministre étranger, que nous appellerons M. Parmelay. Il avait passé sa jeunesse dans les aspirations de la politique, l'amour lui venait pour la première fois de sa vie aux jours mélancoliques de sa cinquantaine. Il jura qu'il épouserait Judith; mais comment l'aborder?

Un dimanche qu'il descendait les Champs-Élysées, il reconnut les deux sœurs parmi les promeneurs. Il descendit de voiture et alla droit à elles. Mais elles étaient avec leur père, une figure sévère encadrée de cheveux blancs.

— Diable! dit-il, c'est sérieux, la rosette de la Légion d'honneur! Décidément ce sont des filles du meilleur monde.

Comme M. Parmelay s'était avancé rapidement, le capitaine s'arrêta. Judith reconnut un de ses amoureux du Bois.

— Puisqu'aussi bien nous voilà en présence, dit M. Parmelay s'adressant au capitaine, je vais, monsieur, vous demander la main d'une de vos filles.

Et comme le capitaine et ses deux filles le regardait en silence, M. Parmelay continua :

— Mon Dieu! j'ai été diplomate pendant longtemps, j'ai fini par reconnaître que la meilleure diplomatie était d'ouvrir son cœur. Au dix-neuvième siècle, on ne trompe plus personne.

— C'est mon opinion, dit le capitaine qui aimait les allures franches. Toutetois, vous me permettez, monsieur, de ne pas vous répondre ici.

— Pourquoi? reprit le ministre étranger. J'ai cinquante ans, mais j'ai cent mille livres de rente. Je n'ai pas de famille, je donnerai tout à mademoiselle. Voilà mon contrat de mariage.

— Oui, mais encore le notaire n'est pas là, dit le capitaine en riant.

Les cent mille livres de rente avaient ensorcelé Judith. Jusque-là, elle voulait entraîner son père à passer outre, mais elle s'arrêta tout à fait et répondit à la proposition par le regard le plus enchanteur.

On échangea des cartes, on promit de se revoir le soir même chez le capitaine.

— C'est un rêve, dit Judith à sa sœur.

— Non, répondit Rosa, ce n'est pas un

rêve. Tu tiens tes cent mille livres de rente. J'espère que tu vas me faire un joli cadeau de noce.

— Je te ferai une dot, répondit Judith.

Le rêve se réalisa. A trois semaines de là, Judith de Roncières épousa M. Parmelay.

Tout le monde le trouva bien heureux d'avoir conquis une si belle femme.

Un Américain qui s'était enrichi à force de faire faillite, qui avait déjà une femme au Canada et une femme à San-Francisco, épousa quelque temps après la sœur de Judith. Il jouissait à Paris d'une grande considération, parce qu'il jouissait d'une grande fortune.

L'hiver suivant les deux filles du capitaine furent de toutes les fêtes et donnèrent des fêtes. Pas un chroniqueur qui ne parlât de la longueur de leurs jupes et de la géographie de leur avant-corps. M. de Guilloutet s'indignait tout haut que tous ces cyniques Diogènes levassent leurs lanternes sur des jeunes femmes en pleine lune de miel. Mais elles, les imprudentes! elles ne s'en indignaient pas, elles savouraient la joie de leur triomphe,

elles se roulaient sur les robes et les diamants comme la pauvreté sur le monde.

Elles ne pensaient plus ni à Vienne ni même à Bade!

Mais voilà qu'un jour, un banquier plus ou moins juif, qui les avait connues à Vienne, les retrouva au Bois. Elles étaient descendues de voiture et elles causaient toutes les deux au bord du lac.

Le banquier alla droit à elles, mais il s'arrêta en chemin, désarmé par deux fiers regards, « le regard de la vertu même. »

Par malheur, il devait les retrouver.

— Cet homme m'a effrayé, dit Judith à Rosa.

— Oui, mais tu l'as effrayé par ton grand air.

Quelques jours, après les deux sœurs furent conduites par leurs maris à un des plus beaux bals de la saison.

On voulut soupailler un peu avant de retourner chez soi.

Quand Judith fut au buffet, son mari rencontra le ministre des États-Unis et dit avec lui quelques mots de politique.

C'est surtout au buffet que les femmes ne s'inquiètent pas de leur mari ; chacun pour soi, le pâté de foie gras pour toutes.

Un homme se posa derrière Judith et se pencha à son oreille pour lui dire des choses étranges qui lui paraissaient toutes simples à lui. C'était le banquier allemand ; il est vrai qu'il parlait en allemand.

Le premier mot qu'il prononça, c'était le nom de l'odieuse maison de Vienne où Judith avait passé quelque temps avec sa sœur.

La jeune femme, tout effrayée, fit semblant de ne pas entendre et demanda de la poularde truffée.

Mais le banquier allemand tenait bon. Il ne voulait pas avoir été trompé par ses yeux. Il cherchait le mot de cette énigme.

— Madame, dit-il, je suis bien aise de vous retrouver toujours aussi jolie. Le mariage vous va bien. Ce que c'est que l'expérience des hommes ! Voyez-vous, madame, toutes les femmes devraient commencer comme vous, car vous avez passé par la véritable école des femmes.

Judith savait encore assez d'allemand pour

comprendre toutes les insolences du banquier.

— Monsieur, lui dit-elle, je vais appeler mon mari, il vous répondra.

Elle voulait se sauver, elle se perdit.

— Vous voyez bien, ma chère, lui dit le banquier, que vous comprenez encore l'allemand.

En ce moment M. Parmelay se rapprocha de sa jeune femme, heureux d'avoir exprimé son opinion plus ou moins humanitaire.

— Mon ami, lui dit sa femme, délivrez-moi donc de cet étranger ivre.

Le mari avait déjà entendu quelques mots d'allemand dits à sa femme.

— Monsieur, je ne permets à personne de parler à ma femme, surtout en allemand.

— Monsieur, dit le banquier en buvant un verre de vin de champagne, le vingtième de la soirée, si je parle allemand à Madame, c'est que je l'ai connue en Allemagne.

— Je n'ai jamais été en Allemagne, murmura Judith.

— Ne vous défendez donc pas devant un homme ivre.

Et M. Parmelay voulut emmener sa femme.

— Allez ! allez ! dit le banquier, vous aurez beau l'emmener, là-bas, plus loin, au bout du monde, il se trouvera toujours quelqu'un pour vous dire ceci ou à peu près : Ah ! monsieur, que vous avez là une jolie femme ! vous serez bien heureux avec elle, je vous en réponds, car nous la connaissons tous ; elle a fait notre bonheur en Allemagne, notre bonheur à tous, car elle a eu l'art de se multiplier.

Le mari donna son gant et sa carte au banquier.

— C'est cela, la carte à payer, dit celui-ci, nous savons le prix ; cela ne coûte pas cher, un Frédéric et les gants.

M. Parmelay ne comprit pas cet abominable mot. Quand il se fut éloigné, il regarda sa femme qui, tout en prenant son air insouciant, avait pourtant gardé je ne sais quoi d'inquiet dans sa physionomie.

— Judith, est-ce que vous avez voyagé en Allemagne ?

— Jamais ! répondit Judith.

C'était le second pas vers sa perte.

On vint lui demander si elle voulait valser, elle accepta, croyant prouver ainsi qu'elle n'avait rien sur la conscience.

Mais pendant qu'elle valsait, M. Parmelay qui cherchait un témoin, avisa son beau-frère. Rosa, qui était au bras de son mari, fut indiscrete ; elle questionna, elle répondit, elle ne crut pas mal faire en avouant qu'elle avait fait avec sa sœur un voyage en Allemagne. Elle avait déjà d'ailleurs dit cela à son mari, parce qu'elle ne savait pas garder de secrets, — hormis le dernier, le secret de Vienne !

Le mari de Judith, qui avait déjà la mort dans l'âme, ne douta plus de son malheur.

La valse était finie, Judith revint à lui. Il ne refusa pas de lui donner le bras pour la reconduire à la maison, mais il ne daigna pas répondre un seul mot à toutes ses questions. Elle s'indigna, elle pleura : il semblait ne pas entendre et ne pas voir.

Il monta l'escalier avec elle. Dès qu'elle fut dans l'antichambre de son appartement, il la salua comme une étrangère et il redescendit